

CONSIDÉRATIONS

N° 286.

SUR LES AVANTAGES

DE L'ALLAITEMENT MATERNEL;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ;
le 16 décembre 1819 , pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ,*

PAR A. J. C. TORRENT, de Thiers ,

Département du Puy-de-Dôme ;

Bachelier ès-lettres ; ex-Elève des hôpitaux civils de Paris.

Nunquàm aliud natura, aliud sapientia dicit.

Juv. , sat. 14.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine , rue des Maçons-Sorbonne , n. 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

M. LEROUX, *DOYEN.*
M. BOURDIER.
M. BOYER, *Examineur.*
M. CHAUSSIER, *Examineur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examineur.*
M. DUBOIS, *Examineur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
Professeurs. M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU, *Président.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA, *Examineur.*

Par délibération du 9 décembre 1798 l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

CONSIDÉRATIONS MON PÈRE.

Témoignage d'amour filial et de reconnaissance.

A. J. C. TORRENT.

COPIE DE L'ACTE DE MARIAGE

A

MON PÈRE.

Témoignage d'amour filial et de reconnaissance.

A. J. C. TOULLENT.

CONSIDÉRATIONS

SUR LES AVANTAGES

DE L'ALLAITEMENT MATERNEL.

L'ENFANT est le plus faible de tous les êtres au moment où il vient de naître. Incapable de faire usage de ses sens et de ses membres, sa vie incertaine et chancelante paraît devoir finir à chaque instant ; il ne peut ni se soutenir, ni se mouvoir ; à peine a-t-il la force d'annoncer par des gémissemens les besoins qu'il éprouve.

Après avoir élevé un édifice aussi fragile, la nature devait trouver les moyens de le soutenir. Pour y parvenir, elle pourvut la femme d'organes qu'elle destina à préparer une nourriture convenable à la faiblesse de l'enfant ; elle donna de plus à la femme toutes les qualités morales propres à l'attacher à l'être auquel elle devait donner le jour : ainsi elle développa à un haut degré sa sensibilité morale ; elle lui rendit les passions douces plus familières ; l'attendrissement, la compassion, la bienveillance, l'amour, furent les sentimens qu'elle lui fit éprouver le plus souvent. Cette organisation était sans doute nécessaire dans un sexe à qui devait être confié le dépôt de l'espèce humaine encore faible ; celle-

ci eût mille fois péri si elle eût été réduite aux secours tardifs et incertains de la froide raison ; mais le *sentiment*, aussi vif, aussi prompt que l'éclair, pousse une mère à travers tous les dangers, lui fait surmonter les plus grands obstacles pour sauver les jours de son enfant en péril ; il fait plus, il la porte à remplir avec une patience admirable, et même avec une sorte de satisfaction, les fonctions les plus pénibles.

La nature n'a donc point borné au terme de la gestation les liens qui unissent la mère à l'enfant : à la naissance, ces liens se transforment en d'autres qui, pour être moins intimes, n'en sont pas moins réels ; mais à ces rapports physiques viennent alors s'en ajouter d'autres d'un ordre moral, non moins puissans que les premiers. A la naissance commence entre la mère et l'enfant un échange réciproque de besoins, de caresses, de soins, d'affections ; la tendresse maternelle prend alors un nouvel essor, s'entretient, se fortifie par celui qui en est l'objet. Ces rapports physiques et moraux sont les principales sources de l'union des familles et de la sociabilité.

La nature, ayant destiné l'homme à vivre en société, a nécessairement dû le faire naître faible ; c'est dans cet état de faiblesse, prolongée pendant de longues années, que germent et se développent tous les sentimens affectueux qui doivent attacher l'homme aux individus de son espèce ; il apprend par sa propre expérience qu'il a sans cesse besoin d'eux ; le sentiment de sa reconnaissance, le sentiment de sa propre faiblesse l'attachent doublement à eux. Si la nature eût fait naître l'homme avec toutes les forces dont il est susceptible, elle lui eût sans doute donné en même temps l'instinct d'en faire un usage rationnel pour sa propre conservation. Cet être ayant en lui-même la faculté de satisfaire à ses besoins, n'eût point eu recours à ses semblables, il fût resté isolé ; il fût resté étranger à tous les individus de son espèce ; il eût seulement cherché à se rapprocher par intervalles de la femme pour satisfaire au penchant irrésistible qui le porte à se reproduire ; jamais ne se fussent dé-

veloppées en lui les affections douces qui l'attachent à ses semblables. Ces affections, qui tirent leur principale origine de la faiblesse même de l'homme, commencent à germer dans les rapports intimes qui s'établissent entre la mère et l'enfant au moment de sa naissance : rompre cette approche au moment où ils viennent de s'établir, en éloignant l'enfant de celle qui lui a donné le jour, c'est relâcher les liens des familles ; c'est nuire à la morale et à la société ; c'est porter en même temps une atteinte funeste à la conservation physique des individus.

Allaitement maternel considéré sous le rapport physique.

Les rapports sympathiques qui lient les mamelles à l'utérus se manifestent d'une manière très-marquée à l'époque de la puberté. A peine la jeune fille est-elle entrée dans l'âge où la nature la rend capable de donner le jour à un autre elle-même, que les seins, jusque-là doués de la vie à un faible degré, et formant à peine une saillie marquée au-devant de la poitrine, acquièrent plus de vitalité, se développent, s'arrondissent, deviennent apparents, et manifestent d'une manière évidente le but pour lequel la nature les a formés ; mais, essentiellement liés à la vie génératrice, ils se fanent, s'affaissent, et cessent leurs fonctions aussitôt que la femme devient incapable de concourir à la reproduction de l'espèce.

Mais rien ne prouve mieux l'intention de la nature que ce qui se passe pendant la gestation. La nature dispose tout alors pour préparer à l'enfant une nourriture convenable à la faiblesse de ses organes au moment de la naissance. A peine l'enfant est-il conçu que des irradiations sympathiques partent de l'utérus et se dirigent vers les seins ; la femme y éprouve des sensations toutes nouvelles, indice du germe fécondé ; ces organes acquièrent plus de vitalité ; ils se développent, se gonflent ; leur aréole prend une teinte plus foncée. Mais, quoique la nature dispose les mamelles pendant le

cours de la grossesse à la sécrétion du lait, ce n'est que quelques jours après l'accouchement que ces organes l'opèrent avec activité. A cette époque, l'utérus, débarrassé du produit de la conception, cesse d'être un centre de fluxion; le stimulus dont il a été long-temps le siège se porte en totalité sur les glandes mammaires; ces organes deviennent à leur tour le centre des mouvemens vitaux; ils acquièrent un surcroît de vie; ils appellent à eux les fluides qui auparavant affluaient en grande quantité vers l'utérus; ils prennent dans le sang qui y aborde de toutes parts les matériaux de la sécrétion laiteuse dont ils deviennent le siège; alors on peut suivre dans leur intérieur le trajet des vaisseaux lactifères: on les voit aboutir au nombre de quinze ou de dix-huit, comme des rayons concentriques, aux ouvertures correspondantes dont est percé le mamelon.

Le stimulus qui sollicite l'action des mamelles part presque toujours de l'utérus; il est rare qu'une autre irritation puisse réveiller l'action de l'organe mammaire de manière à y déterminer la sécrétion du lait. Cependant on a vu quelquefois chez de jeunes filles qu'une irritation mécanique de cet organe, prolongée quelque temps, a suffi pour y attirer les fluides, et monter sa sensibilité à un point convenable pour opérer la sécrétion laiteuse.

Mais dans le cas même où cette sécrétion est une suite de l'accouchement, on la verrait bientôt cesser, si l'on ne la soutenait par une excitation habituelle. Le stimulus matériel produit par la bouche de l'enfant est une condition nécessaire pour que cette sécrétion continue à avoir lieu.

Il est extrêmement important à la suite des couches d'entretenir une excitation dans les mamelles pour s'opposer aux irritations d'autres organes, accidens qui ont souvent lieu à cette époque, et qui reconnaissent pour causes prédisposantes la prédominance des fluides et l'énergie d'action dans laquelle se trouve alors toute l'économie. Pendant la gestation, tous les organes étaient occupés à préparer une quantité considérable

de matériaux nutritifs pour subvenir tant aux besoins de la femme qu'au développement du fœtus. Mais, à l'époque de l'accouchement, la matrice, débarrassée tout à coup du produit de la conception, ne trouve plus à dépenser ces matériaux. Cependant l'organisme, habitué à un mouvement extraordinaire, ne peut rentrer tout à coup dans l'état qui lui est naturel; il faut que, pendant quelque temps encore, l'action vitale et les fluides qui servaient précédemment à la nutrition du fœtus, soient employés ailleurs. Les mamelles, que nous avons dit être sympathiquement irritées, deviennent le siège de l'action vitale et les foyers où se portent ces fluides pour y être employés à la sécrétion du lait. Par cette sécrétion, l'économie se trouve débarrassée, surtout si cette fonction est favorisée par la succion qu'exerce l'enfant; la somme d'action surabondante se trouve dépensée par le travail des glandes mammaires; l'utérus ne conserve qu'une irritation légère; il attire faiblement à lui les fluides: aussi les lochies sont-elles moins abondantes chez les femmes qui allaitent leurs enfans que chez celles qui se refusent à remplir ce devoir; elles parcourent leurs périodes avec régularité; l'écoulement sanguin, qui n'est point excessif, diminue graduellement, et cesse enfin sans avoir occasionné le moindre trouble.

On n'a point à craindre non plus alors les effets d'une congestion trop considérable aux mamelles; l'expérience prouve que, toutes les fois que les irritations ont pour résultat une sécrétion abondante, elles ne déterminent point d'inflammation; les hémorrhagies actives en fournissent un exemple frappant.

Mais les suites de l'accouchement sont loin d'être aussi simples lorsque la femme n'allait pas; divers organes peuvent devenir alors le siège d'une irritation qui y déterminera une congestion funeste. A-t-elle lieu sur le cerveau, elle y produira une apoplexie foudroyante ou une aliénation mentale, selon la disposition du sujet. A-t-elle lieu sur les organes renfermés dans le thorax, il pourra en résulter une pneumonie, une péricardite, un anévrysme du

cœur ou des gros vaisseaux. Mais le plus ordinairement le transport de l'irritation a lieu sur le péritoine , et produit cette maladie terrible connue sous le nom de *peritonite puerpérale*. Mais l'utérus continue-t-il à être le centre des mouvemens vitaux ? son inflammation peut en être la suite. Si l'irritation y persiste quelque temps , il pourra en résulter des fleurs blanches abondantes , qui ont un résultat si fâcheux sur les fonctions digestives ; ou bien la matrice deviendra le siège d'indurations chroniques qui pourront passer à l'état de cancer lors de l'âge critique.

Si ces affections sont une suite fréquente de l'inaction forcée des mamelles , ces organes peuvent devenir eux-mêmes le siège de maladies graves. La nature , qui ne règle point sa marche sur la volonté d'une mère qui veut priver son enfant de la nourriture qui lui était destinée , continue de diriger les fluides vers les glandes mammaires ; mais le lait qui est sécrété n'étant pas évacué à mesure , son accumulation distend les mamelles outre mesure , et augmente l'irritation déjà existante ; alors surviennent des engorgemens énormes des seins , une fièvre violente , une inflammation vive , dont le résultat trop fréquent est la formation d'abcès volumineux ou de tumeurs squirrheuses qui peuvent dégénérer en cancer.

Je suis loin de penser que la plupart des accidens que j'ai indiqués soient dus au transport du lait sur les organes qui deviennent le siège d'une inflammation ; je crois que plusieurs des cas , dans lesquels on a prétendu trouver des preuves de la réalité des métastases , avaient leur cause dans la tendance qu'ont les tissus du corps humain à devenir le siège d'une irritation, dès l'instant qu'il en existe une dans un point de l'économie. Ce n'est pas que le lait sécrété par les mamelles , et séjournant plus ou moins long-temps dans les vaisseaux galactophores , ou dans les cellules du tissu laminaire qui les environne , ne puisse être en partie résorbé par les vaisseaux lymphatiques , et être ensuite porté dans le torrent de la circulation. Nous voyons tous les jours des exemples de fluides ainsi résorbés pendant leur séjour dans leurs réservoirs naturels , être portés en-

suite dans toutes les parties du corps : ainsi la bile , l'urine étant absorbées , produisent la jaunisse , une fièvre urinaire ; maladies dont la nature ne peut être méconnue. Mais , quoique ces fluides soient essentiellement irritans , on ne les voit pas aller produire des inflammations et des dépôts par leur accumulation sur les organes ; à plus forte raison , le lait , qui ne contient aucun principe irritant , et qui , lorsqu'il est absorbé , n'a subi aucune altération par son contact avec l'air , ne doit pas produire de tels phénomènes. Ne peut-il pas céder à l'action des vaisseaux lymphatiques , qui tendent à convertir en lymphes tous les fluides qu'ils absorbent , et devenir alors partie intégrante de la lymphe , pour aller concourir de nouveau à la séparation du sang ? L'analyse chimique des fluides contenus dans certains abcès , qu'on avait considéré comme formés par un *lait corrompu* , n'y a point démontré la présence du caséum , matière que l'on sait être une partie constituante du lait. Je reste convaincu que les accidens qui sont si fréquens après l'accouchement , surtout chez les femmes qui n'allaitent pas , sont le résultat de l'état de pléthore et de surexcitation où se trouve alors l'économie ; état physiologique très-voisin du pathologique , et très-propre à la production des phlegmasies ; de telle sorte que la moindre cause occasionnelle peut y donner lieu.

Si l'allaitement maternel est avantageux pour la mère , en la préservant d'une foule d'accidens qui la menacent lorsqu'elle ne remplit pas ce devoir , il est essentiellement nécessaire pour la conservation de l'enfant. Les inconvéniens de l'allaitement étranger sont si nombreux , que , si les mères connaissaient toute l'étendue du mal qui peut en résulter , il est douteux qu'une seule d'entre elles pût se résoudre à refuser son sein à son enfant , sans y être déterminée par la plus impérieuse nécessité.

Comme nous l'avons déjà dit , l'enfant , au moment de sa naissance , est incapable de prévoir aucun des dangers qui l'environnent ; et , lors même qu'il pourrait en avoir la conscience , il est trop faible pour pouvoir se soustraire à l'influence des choses

qui menacent son existence. Il serait donc exposé à périr à chaque instant, si la tendresse maternelle ne veillait sans cesse sur lui. Oui ! une mère seule peut sentir pour son enfant, éloigner de lui les dangers qui le menacent de toutes parts, deviner, en quelque sorte, ses besoins avant qu'il les manifeste par des cris, lui prodiguer avec une constance infatigable les soins minutieux, infinis, qu'exige sa faiblesse. La sollicitude maternelle ne saurait se rencontrer chez une femme étrangère, qui ne se charge que par intérêt du soin de nourrir l'enfant d'une autre. Au reste, cette nourrice ayant son propre enfant, lui sera-t-il possible de lui dérober quelques-unes de ses faveurs et de ses soins ? ne partagera-t-elle pas souvent avec lui le lait qu'elle a promis de donner à son nourrisson ?

Outre qu'une mercenaire est moins attentive à satisfaire aux besoins d'un enfant qui lui est étranger, elle l'abandonne souvent pour s'occuper des soins de son ménage, ou des travaux de la campagne. Pour s'en débarrasser le plus commodément, elle le place dans son berceau, lié et garrotté par son maillot étroitement serré ; il y éprouve une gêne insupportable ; il ne peut exécuter aucun mouvement ; il croupit dans ses excréments ; sa peau, qui est tendre, s'enfle et s'excorie ; il reste dans un état d'insomnie : l'impatience, le malaise, lui font pousser des cris qui l'exposent au goître, aux hernies, aux convulsions, etc. Que d'enfants périssent ainsi victimes, soit de l'insouciance, soit de la négligence de ces nourrices salariées !

Les enfans ont besoin d'avoir la liberté de leurs mouvemens dans leur berceau pour se développer ; mais alors on est obligé de les surveiller attentivement. Ils ont besoin qu'on les change de linge et qu'on les lave à chaque instant. Mais une nourrice étrangère, celle surtout qui ne pourra être surveillée par les parens, ne se soumettra jamais à un tel assujettissement. Souvent une nourrice revenant des travaux des champs, et entendant crier son nourrisson, s'empresse de lui donner son sein pour l'apaiser, sans avoir pris

le temps de se reposer. Or, il est très-dangereux qu'une femme, dans un état d'agitation, et encore couverte de sueur, donne à téter. Cette imprudence seule peut produire des convulsions. Mais le plus ordinairement, ce n'est pas le sentiment de la faim qui fait pousser des cris à l'enfant, mais bien plutôt l'état de malaise et de souffrance dans lequel il se trouve; aussi continue-t-il à crier. Devient-il importun par ses cris, on cherche à l'endormir en agitant son berceau, et on y parvient presque toujours en continuant quelque temps cet exercice : mais cet usage est très-pernicieux ; ce n'est qu'en jetant le cerveau dans l'engourdissement, qu'il procure un sommeil artificiel. Pendant le mouvement composé qu'éprouve le corps de l'enfant lorsqu'on agite son berceau, les fluides sont portés du centre à la circonférence par la force centrifuge. Ils affluent particulièrement dans les vaisseaux du cerveau ; ils stagnent dans les sinus de la dure-mère, et compriment ainsi la pulpe cérébrale, ce qui la jette dans un engourdissement plus ou moins considérable ; occasionne momentanément un état comateux, et finit, à la longue, par nuire au développement de l'enfant en empêchant l'influence du cerveau sur les autres fonctions. La compression de cet organe peut aller jusqu'à produire l'apoplexie et la mort. C'est de cette manière que périssent en peu d'instans dans des expériences physiques, les animaux qu'on place sur l'axe d'une machine à laquelle on imprime ensuite un mouvement de rotation.

Mais supposons qu'on puisse trouver une nourrice d'un bon naturel, qui remplira religieusement à l'égard de son nourrisson tous les devoirs qu'elle s'est imposés, et qui lui prodiguera avec attention tous les soins qui lui sont nécessaires ; une telle nourrice, qu'il est rare de rencontrer, pourra-t-elle donner à l'enfant un lait qui lui soit convenable ? Non, sans doute.

A l'époque de la naissance, le canal digestif de l'enfant contient une grande quantité de méconium. Il est indispensable, pour la conservation de sa santé, que cette matière soit promptement éva-

cuée. Pour obtenir ce résultat, rien ne convient mieux que le premier lait (*colostrum*) sécrété par les mamelles. Le lait, dans les premiers jours qui suivent l'accouchement abonde beaucoup en sérum, tandis que la matière caséuse s'y trouve en petite quantité. (*Deyeux et Parmentier, Analyse chimique du lait.*) Il jouit de propriétés légèrement purgatives; il sollicite le canal intestinal à se débarrasser du méconium. Le lait des nourrices que l'on peut se procurer, a toujours au moins quatre à cinq mois; il ne jouit alors d'aucune qualité purgative; d'ailleurs, plus abondant en caséum, il cède difficilement à l'action de l'estomac; il n'est plus en rapport avec sa faculté digestive, il séjourne long-temps dans cet organe; « il occasionne alors des vomissemens, des diarrhées, « l'obstruction des glandes du mésentère, l'atrophie, et la mort. » (*Baudelocque.*)

Le lait seul de la mère est dans tous les temps tel qu'il doit être, subissant des changemens, et acquérant de la consistance à mesure que l'enfant se développe; il a toujours les conditions requises à quelque époque de l'accouchement qu'on le considère.

L'allaitement étranger offre encore d'autres inconvéniens : une nourrice est souvent affectée de maladies qu'elle cache soigneusement, et que le médecin ne saurait reconnaître, dans certains cas, sans son aveu. Parmi ces maladies, il en est dont la nourrice peut transmettre le germe à son nourrisson.

L'enfant peut lui-même être malade. On ne peut lui administrer directement les substances médicamenteuses propres à combattre sa maladie; on ne peut les lui faire prendre qu'indirectement par la lactation. Or, une nourrice mercenaire pourra-t-elle s'astreindre à un régime souvent gênant pour elle? Peut-on espérer qu'elle exécutera ponctuellement tout ce qui lui aura été prescrit pour l'intérêt de son nourrisson? Prendra-t-elle des médicamens dont elle ne voit pas la nécessité pour elle-même?

Plusieurs circonstances peuvent faire qu'une nourrice qui a eu pendant quelque temps un très-bon lait, n'en ait plus par la suite

qu'un de très-mauvaise qualité ; il est rare qu'elle en avertisse alors les parens , lorsqu'elle s'en aperçoit. C'est ce qui arrive à celle qui devient enceinte : elle cache son état, dans la crainte qu'on ne lui enlève son nourrisson. Le lait diminuant de quantité, lors même qu'il n'acquerrait pas des qualités délétères, elle est obligée de donner à l'enfant une bouillie souvent mal préparée, et que son estomac ne peut digérer.

Allaitement maternel considéré sous le rapport moral.

L'enfant, à sa naissance, est dépourvu d'idées d'affection ; mais bientôt une foule de sensations, résultat du jeu intérieur de ses organes, et de l'impression que font sur ses sens les objets extérieurs, sont transmises au cerveau, et deviennent pour lui les sources de ses facultés affectives et intellectuelles. Ces dernières éprouvent un développement tardif chez l'enfant, mais les premières se montrent bientôt à un assez haut degré d'énergie. L'enfant encore à la mamelle se montre accessible à diverses affections de l'âme ; les traits mobiles de sa physionomie peignent tour à tour la joie, la reconnaissance, la crainte, la colère, etc. Ces passions ne sont point innées en lui ; elles sont le résultat des sensations que nous avons dit être transmises au cerveau, et qui, en dernière analyse, se rapportent toutes au plaisir et à la douleur. Les besoins de l'enfant sont-ils satisfaits ; n'éprouve-t-il aucune impression pénible de la part des corps extérieurs qui l'environnent, il jouit agréablement de la vie ; il annonce par un doux sourire l'état de bien-être où il se trouve ; il témoigne par de tendres caresses sa satisfaction et sa reconnaissance aux personnes qui ont soin de lui : Les affections douces germent déjà dans son âme !

Au contraire, l'enfant est il contrarié dans ses goûts, ses besoins ne sont-ils point satisfaits, le laisse-t-on trop long-temps dans son berceau, étroitement serré par un maillot qui lui empêche de mouvoir ses membres, il souffre ; l'impatience lui fait pousser des cris ;

il entre même dans des accès de fureur. Le retour des mêmes circonstances amène les mêmes affections; elles jettent de profondes racines : déjà le caractère de l'enfant se forme, et, avant que sa raison soit développée-il a contracté des habitudes qui peuvent avoir la plus grande influence sur le reste de sa vie.

Les circonstances que je viens de signaler ne sont pas les seules qui agissent sur le moral de l'enfant. Celui-ci, essentiellement imitateur, prend le langage, contracte les goûts, les habitudes, les mœurs des personnes qui l'environnent. On peut faire tous les jours cette observation. Les anciens ont même pensé que l'enfant pouvait sucer les passions de sa nourrice avec son lait. C'est à quoi l'on est porté à croire, d'après les vers allégoriques que Virgile fait dire à Didon outrée de l'ingratitude d'Énée :

*Nec tibi diva parens, generis nec Dardanus auctor,
Perfide; sed duris genuit te cautibus horrens
Caucasus, hyrcanæque admorant ubera tigres.*

Quelques modernes ont adopté cette opinion, nous ne la partageons pas; nous croyons cependant que l'enfant peut contracter les passions de sa nourrice; mais nous pensons que cette communication a lieu par l'intermède des sens seulement. Le lait de la nourrice pourrait tout au plus donner plus ou moins d'énergie aux passions.

On ne saurait diriger avec trop d'attention les premières sensations de l'enfant, puisqu'elles ont une si haute importance. « Le premier âge, dit Fénelon, est celui où se font les impressions les plus profondes; et qui, par conséquent, a un rapport à tout le reste de la vie. » Une mère pourra-t-elle avec indifférence se reposer de ce soin sur une femme étrangère? C'est ordinairement à la campagne qu'on envoie l'enfant que la mère ne veut point allaiter. Outre l'avantage réel qu'on a d'y rencontrer un air très-favorable à la santé, on y trouve, dit-on encore, des habitans qui ont des passions douces, des mœurs simples et pures, de la douceur, de l'amé-

nité dans le caractère : c'est une erreur , on ne rencontre cela que dans l'imagination de nos poètes. Qu'on examine les villageois , on verra que la plupart d'entre eux sont des gens de mœurs dures et grossières , parlant un langage barbare , abrutis par les préjugés , etc.

Si l'on confie l'enfant aux soins d'une nourrice prise dans la classe des individus que nous venons d'indiquer , non-seulement son existence physique est compromise , comme nous l'avons démontré dans le commencement de cette dissertation , mais encore son existence morale ne l'est pas moins. Qu'on ne pense pas pouvoir détruire dans un âge plus avancé les mauvaises habitudes que l'enfant aura pu contracter en nourrice : ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient quelquefois à modifier les premières impressions de l'enfance.

Il est encore quelques autres inconvéniens attachés à l'allaitement étranger.

L'enfant qui vient de naître ne connaît point encore celle qui lui a donné le jour ; mais bientôt il ne tarde pas à distinguer la personne qui pourvoit à ses plus pressans besoins ; il prend pour elle un attachement extrêmement vif , qu'il lui témoigne par un doux sourire et par de tendres caresses. Cet attachement , fondé sur la reconnaissance , s'accroît à mesure que la raison fait des progrès , et forme enfin le lien le plus indissoluble qui puisse unir un enfant à sa mère. Mais « la femme qui confie son fils à une étrangère , rompt le lien
« si doux d'affection et d'amour avec lequel la nature attache l'âme
« des enfans à celle des parens , ou du moins elle le relâche extrê-
« mement. La tendresse maternelle s'affaiblit dès qu'on n'entend plus
« les doux murmures de son enfant. Mais la nature ne tarde pas à
« venger cet outrage : l'enfant , de son côté , ne connaît que le sein
« qui l'allait ; sentimens , affections , caresses , tout est pour sa
« nourrice ; la véritable mère ne recueille qu'indifférence et oubli.
« Elle a consenti à partager le droit de mère , ou plutôt elle l'a

« aliéné : tous les germes de l'amour filial ont été étouffés chez
 « l'enfant dès l'aurore de la vie ; si par suite on lui voit témoi-
 « gner quelque attachement aux auteurs de ses jours, il n'est point
 « guidé par le cri de la nature. » (*Aulugelle.*)

Tite-Live raconte qu'un jeune Romain , frère naturel des Gracques, donna une bague d'argent à sa mère , et un collier d'or à sa nourrice ; montrant par là qu'il croyait devoir plus à celle qui l'avait nourri de son lait qu'à celle qui l'avait engendré.

Quæ lactat, mater magis quàm quæ genuit.

PHÈDRE.

Ainsi les sentimens affectueux ne germent plus dans les cœurs ; les liens des familles se relâchent, les divers membres qui les composent deviennent presque étrangers les uns aux autres ; l'édifice sociale est attaqué jusque dans ses fondemens. Mais écoutons le philosophe de Genève : « Tout vient successivement, dit-il , de cette
 « première dépravation, tout l'ordre moral s'altère, le naturel s'éteint
 « dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins
 « vivant ; le spectacle touchant d'une famille naissante n'attache
 « plus les maris , n'impose plus d'égards aux étrangers ; on res-
 « pecte moins la mère dont on ne voit pas les enfans ; il n'y a point
 « de résidence dans les familles ; l'habitude ne renforce plus les
 « liens du sang ; il n'y a plus ni père , ni mère , ni enfans , ni frères ,
 « ni sœurs ; tous se connaissent à peine , comment s'aimeraient-ils ?
 « Chacun ne songe plus qu'à soi ; quand la maison n'est qu'une
 « triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

« Mais que les mères daignent nourrir leurs enfans , les mœurs
 « vont se réformer d'elles-mêmes , les sentimens de la nature se
 « réveiller dans tous les cœurs ; l'état va se repeupler ; ce pre-
 « mier point , ce point seul va tout réunir. L'aurait de la vie
 « domestique est le meilleur contre-poison des mauvaises mœurs.
 « Le tracas des enfans , qu'on croit importun , devient agréable ; il

« rend le père et la mère plus nécessaires , plus chers l'un à l'autre ;
 « il resserre entre eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante
 « et animée , les soins domestiques sont la plus chère occupation
 « de la femme et le plus doux amusement du mari. Ainsi , de ce
 « seul abus corrigé , résulterait bientôt une réforme générale ;
 « bientôt la nature aurait repris tous ses droits. Qu'une fois les
 « femmes deviennent mères , bientôt les hommes redeviendront
 « pères et maris. »

Les anciens avaient bien apprécié tous les avantages de l'allaitement maternel. Les lois de Lycurgue défendaient aux Lacédémoniennes de livrer leurs enfans à des mains étrangères. A Athènes , plusieurs femmes furent blâmées publiquement pour n'avoir pas nourri elles-mêmes leurs enfans.

Mais , quelque importance que nous attachions à l'allaitement maternel , nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître qu'il est des circonstances où on ne peut le permettre. Nous regardons comme paradoxale l'opinion de Rousseau qui prétend qu'une femme peut allaiter dans tous les cas , et qu'un enfant n'a rien à craindre de celle qui lui a donné le jour. Cette opinion ne peut avoir été émise que par un homme qui ignorait absolument la science médicale. Rousseau , envisageant l'homme tel qu'il serait sortant des mains de la nature , est parti de cette supposition pour lui tracer des règles de conduite ; il est arrivé de là que la plupart de ses préceptes n'ont pu être mis à exécution. Le médecin doit voir l'homme tel qu'il est dans l'état actuel de la société. Modifié successivement par les progrès de la civilisation , son organisme a éprouvé des changemens remarquables tant au physique qu'au moral , lesquels nécessitent , de la part des êtres chez lesquels ils se rencontrent à certain degré , une manière de se conduire différente de celle établie par la nature.

Obstacles à l'allaitement maternel.

Beaucoup de femmes des grandes villes ne se trouvent pas dans le cas d'allaiter leurs enfans. Quelle vie mènent ces femmes que l'on voit aujourd'hui briller dans les cercles, et donner le ton à la société ! Jetées dans le tourbillon des plaisirs, toujours avides de sensations nouvelles, elles recherchent avec ardeur tous les objets capables d'ébranler leur imagination. Elles courent de spectacle en spectacle, multiplient sans fin et sans mesure les sensations qui leur plaisent. Leur sensibilité physique, développée au-delà de toute expression, jette le trouble dans toutes leurs fonctions ; leur vie n'est qu'une sorte de frémissement et d'oscillation continuels ; faibles, délicates, le moindre exercice devient pour elles un travail pénible. Comment, au milieu de ce bouleversement général, pourront-elles supporter les fatigues de l'allaitement ? Ce devoir à remplir exigerait de leur part quelques privations. Comment pourront-elles s'y astreindre, celles qui sont accoutumées à ne suivre aucun régime exact ? Ne reconnaissant d'autres règles que l'inconstance de leurs goûts, le besoin de les satisfaire est devenu pour elles le plus impérieux de tous les besoins.

Livrées à d'aussi funestes habitudes, leur constitution s'altère, leurs organes délicats retiennent à peine une vie que le moindre accident peut détruire. De quel succès pourrait être suivi un allaitement pratiqué dans des circonstances aussi défavorables ? Il serait funeste à la mère et à l'enfant. La nature exige des habitudes plus douces, des mœurs plus simples pour arriver à son but. Il faut, pour goûter toutes les douceurs de la maternité, être capable de sacrifier à des sentimens si tendres les vaines jouissances de l'amour-propre et de la frivolité ; il faut pouvoir se plaire au milieu de soins inséparables de l'état de nourrice. Si ces femmes veulent nourrir leurs enfans, qu'elles fuient d'avance les plaisirs bruyans

qui n'amènent après eux que la satiété et le dégoût; qu'elles deviennent tout-à-fait mères, elles trouveront au milieu de l'accomplissement de leurs devoirs des jouissances pures, et la tranquillité de l'âme, sans laquelle il n'est point de véritable bonheur.

Dans les petites villes on s'est en général moins écarté des lois de la nature. Là les sensations, habituellement plus uniformes, ne font point naître cette foule de désirs et de besoins factices qui agitent l'âme dans tous les sens. Les femmes se plaisent encore au milieu de leur famille et des soins domestiques; et, sans se priver de la société qu'elles aiment et embellissent par leur présence, elles n'en font pas leur unique occupation. Ces femmes se trouvent dans des conditions favorables pour allaiter leurs enfans; elles ne sauraient se refuser à remplir ce devoir sans se rendre coupables, à moins que des circonstances tirées de l'état de leur santé ne puisse le leur permettre.

La sécrétion trop peu considérable du lait apporte un obstacle réel à l'allaitement; mais on peut souvent parvenir à rendre cette sécrétion plus abondante. Chez les femmes qui n'ont pas eu encore d'enfans, la petite quantité du lait peut provenir de l'inertie dans laquelle les mamelles sont restées plongées.

La sensibilité de ces parties n'a point encore été développée. Il suffit, dans ce cas, de pratiquer quelques frictions douces sur les organes, et de titiller légèrement le mamelon. Il est des enfans qui ne produisent pas sur cette partie la légère excitation nécessaire pour déterminer dans les premiers temps la sécrétion du lait. Si l'on présente au sein, pendant quelques jours, un autre enfant qui titille plus convenablement les mamelles, on les voit se gonfler, tandis qu'elles étaient restées jusqu'alors dans un état de flaccidité.

Si le défaut de sécrétion du lait tient à un tempérament ardent,

ou à un régime trop échauffant, quelques bains tièdes, un régime végétal, rafraîchissant, pourront l'augmenter.

Le développement imparfait du mamelon peut aussi s'opposer à l'allaitement. Lorsque ce vice de conformation se rencontre, on peut quelquefois y remédier en employant, quelque temps avant l'accouchement, des sucoirs en verre, ou la bouche d'une personne adulte, afin d'allonger cet organe. Après l'emploi de ces moyens, on doit recouvrir la partie avec un petit chapeau en cire ou en gomme élastique, propre à empêcher la pression des vêtemens.

Des gerçures du mamelon, un engorgement chronique du sein, ne s'opposent pas toujours à l'allaitement : on a même vu quelquefois des engorgemens assez volumineux du sein disparaître pendant la lactation.

Une femme phthisique ne doit pas allaiter ; il y aurait du danger pour elle et pour son enfant. La mère s'épuise, tombe dans le marasme, la maladie fait des progrès plus rapides. Cependant *Morton* assure avoir vu guérir des femmes phthisiques qui s'étaient assujetties à nourrir leurs enfans. *M. Gardien* accorde que la lactation soit utile pendant les cinq ou six premières semaines, pour prévenir le développement d'accidens graves à la suite des couches chez une femme phthisique. Il conseille alors, pour prévenir l'engorgement de la poitrine et contre-balancer l'irritation qui existe vers ce point, d'avoir recours à la succion artificielle pendant un mois ou six semaines. Mais cette époque passée, la sécrétion du lait fait marcher la maladie avec plus de rapidité.

Une constitution rachitique doit empêcher une mère de nourrir son enfant.

On regarde aussi comme des obstacles à l'allaitement, les scorbut, le scorbut, les dartres, la goutte, et autres maladies que l'expérience a appris se transmettre de la mère à l'enfant.

L'hystérie n'oblige pas toujours les femmes à renoncer à l'allaitement. On a vu la lactation modérer cette maladie, lorsque ses paroxysmes étaient faibles et de courte durée ; quelques femmes même ont pris alors de l'embonpoint, et leur santé s'est fortifiée.

La faiblesse de la constitution, si elle n'est pas portée trop loin, ne doit pas faire renoncer à nourrir. On voit souvent des femmes qu'on regarde comme délicates jouir d'une santé parfaite pendant toute la durée de l'allaitement. Dans ce cas, il convient de surveiller attentivement la femme. Si elle perd son appétit et ses forces, il convient de l'engager à sevrer son enfant.

Les affections morales profondes, qui ont une influence si remarquable sur le produit des sécrétions, et qui peuvent même les suspendre totalement, toutes les maladies graves, chroniques ou aiguës, sont des obstacles à l'allaitement.

Nous ne pouvons passer ici en revue chaque maladie en particulier. Nous laissons à la sagacité du médecin appelé dans cette circonstance à prononcer sur les cas qui doivent ou non faire proscrire l'allaitement maternel. Cependant qu'il nous soit encore permis d'examiner quelques questions qui ont été diversement envisagées par plusieurs auteurs.

Les menstrues survenant pendant la lactation, ou la femme devenant enceinte, doit-on suspendre l'allaitement ?

La menstruation a sur l'action des mamelles une influence très-manifeste et très-défavorable chez certaines femmes. On a vu alors des enfans refuser de prendre le sein pendant la durée de l'écoulement menstruel. Chez d'autres femmes, au contraire, le lait conserve toutes ses propriétés pendant la menstruation.

On ne peut donc pas plus établir, en thèse générale, que le lait des femmes menstruées est funeste aux enfans, qu'il est possible d'affirmer la proposition contraire. Pour se conduire en pareil cas,

il faut examiner si le lait, pendant la durée de l'écoulement utérin, n'incommode pas le nourrisson ; alors on peut lui en laisser continuer l'usage sans inconvénient ; dans le cas contraire, l'enfant devra être confié à une autre nourrice. Cependant, s'il profitait bien dans l'intervalle, on pourrait le soumettre, pendant la durée des règles, au lait des animaux, coupé avec une décoction d'orge, ou aux bouillies légères ; ce qui lui serait d'autant moins défavorable qu'il s'approcherait davantage de l'époque où il doit être sevré.

L'état de grossesse altère souvent le lait. Chez plusieurs nourrices sa quantité diminue, il devient plus séreux, et cause quelquefois des diarrhées. Cependant l'observation apprend que quelques femmes peuvent continuer de nourrir sans danger pour l'enfant. *Joubert, Van-Swieten, Lamotte, Puzos*, rapportent avoir vu des enfans se bien porter, quoique leurs nourrices fussent enceintes. C'est donc l'état où se trouve la femme et celui de son enfant, qui doivent servir de guide pour savoir si l'on doit suspendre l'allaitement.
